

Mai refleurira

Benoit Virole

Les vélib's prenaient possession de la chaussée et les taxis louvoyaient autour des insouciantes parisiennes. Certaines tenaient d'une main leur guidon et de l'autre leur portable pour le premier appel du matin. Lucie, les cheveux au vent, le cœur en fête, et l'ipod aux oreilles, se joignit au ballet des bicyclettes. Elle avait rendez vous au *Matin du Monde*. La vraie vie commençait. Devant l'immeuble du journal, des coursiers rentraient et sortaient, sans prendre la peine d'enlever leur casque et une odeur de café remplissait le hall d'accueil. Lucie grimpa les escaliers d'un pas alerte. Elle connaissait les locaux pour être venue plusieurs fois accompagner Pierre Nadaud, responsable du département politique. Nadaud était un des journalistes les plus influents du journal et signait quotidiennement un éditorial de politique intérieure. Il était un ami d'enfance du père de Lucie et celle-ci n'avait eu donc aucun mal à décrocher un stage au journal. Pierre Nadaud l'avait encouragée depuis ses premières années d'université. Elle dérivait de fac de droit en fac de socio, et il l'avait invitée à rentrer à la rédaction du journal où, disait-il « on lui fera une place rien que pour elle ». C'était chose faite

Mai refleurira

à présent. Le stage était une formalité d'usage, tout juste destinée à amadouer les critiques des collègues en place, hommes et femmes d'une gauche qui fut jadis extrême et qui devinrent chatouilleux, jusqu'à l'extrême, sur les questions de passe-droit. On n'est pas un journal de gauche pour rien. Mais Pierre Nadaud était intouchable. À la conférence de presse présidentielle du début de l'année, il avait osé une question particulièrement impertinente au chef de l'État, devant l'ensemble des médias réunis, télévision comprise. Les chiffres de vente avaient progressé le jour suivant de plus de dix pour cent. Cela avait suffi pour assurer à Nadaud une position confortable qui ne pouvait être altérée par un léger coup de pouce donné à la fille de son ami d'enfance. Son bureau était au dernier étage et bruissait des roucoules printanières venant des gouttières de zinc où nichaient les pigeons. Il venait de finir d'écrire son billet d'humeur pour l'édition du lendemain. Il le relut d'un air satisfait goûtant les tournures de ses phrases et l'ironie de ses propos. La veille, un syndicat de travailleurs avait délogé *manu militari* des sans-papiers qui occupaient un de ses immeubles place de la Bourse. Nadaud racontait les faits avec force détails, en particulier sur les manches de pioches dont s'étaient armés les gros bras du syndicat. Il n'avait jamais aimé les communistes. Jeune étudiant, il militait dans une organisation trotskiste. Vexé d'avoir été considéré par les communistes qu'il croisait lors des luttes étudiantes comme un idéaliste bourgeois en rupture de classe, il ne ratait jamais l'occasion de leur rendre leur pareil en soulignant leurs contradictions.

*

Nadaud sourit en voyant Lucie rentrer dans son bureau. Elle affichait sur son visage un mélange subtil, mais travaillé, d'affirmation de soi et de décontraction. Ainsi, elle s'est déjà mise

Mai refleurira

au genre de la maison, pensa Nadaud. Il lui offrit un café, lui rappela rapidement l'organisation du journal et enfin aborda le thème de son stage :

- J'ai pensé à un premier papier que tu pourrais écrire, si cela te dit... parce tu sais... on écrit vraiment bien que sur un sujet qui motive, tu vois, qui intéresse vraiment, je veux dire de façon authentique. On ne triche pas avec l'écriture... Bon allez, je ne veux pas t'embêter dès le premier jour avec mes conseils... et puis tu connais les trois *in*, ces trois grandes qualités, que l'on demande à un journaliste du *Matin du Monde* : indépendance, insolence, insoumission.

- Non, mais tu ne m'embêtes pas. J'ai tout à apprendre, et puis tu sais un article entier, je ne sais pas si je vais pouvoir le faire comme cela, à la main levée...

Lucie était sincère. Elle n'avait pas imaginé écrire un premier article et n'avait rédigé que des brèves dans un journal lycéen et un reportage photo sur la *Gay Pride*.

- Il faut bien commencer et tu y arriveras, tu verras. Voilà dans quelques semaines, on est au mois de Mai 2008 et le journal veut marquer les quarante ans de Mai 1968. Pas une célébration, nous ne sommes pas des fétichistes des dates, mais juste pour marquer le coup. Tu vois, en 68, j'avais 19 ans, j'ai tout fait, des comités de lutte lycéen, à l'occupation de l'Odéon. Je m'en rappelle comme si c'était hier... il y a encore plein de monde au journal qui ont vécu ce moment... mais c'est surtout pour montrer ce que sont devenus les idéaux de 68 dans la société française d'aujourd'hui... Il y aura donc toutes sortes de papiers, d'investigation et d'analyse, et dans ce cadre j'ai pensé que tu pourrais faire une recherche investigation sur un acteur symbolique de Mai 68. Tu connais les graffitis célèbres de Mai 1968. « Sous les

Mai refleurira

pavés, la plage » est le plus connu, mais il y en a beaucoup d'autres. Certains de ces graffiti ont été repris et sont devenus des slogans. On les retrouve dans tous les livres photos sur Mai 1968. Leurs auteurs sont souvent inconnus mais je sais qu'un chercheur du CNRS vient de faire une thèse sur l'écriture murale en 68 et il a retrouvé plusieurs de leurs auteurs. Tu ira voir ce chercheur - il est d'accord - obtenir les noms et les adresses de ces auteurs et les interviewer. Avec tout cela, tu feras un beau papier... qu'est-ce que tu en penses ?

*

Il était pas loin de midi lorsque Lucie se rendit au rendez-vous avec Olivier Trica. Le jeune chercheur en sociologie affichait une mine satisfaite. Il semblait si heureux de présenter à une journaliste du *Matin*, l'essentiel de sa thèse de doctorat consacrée aux graffiti de 68. Elle venait de lui permettre d'obtenir enfin sa titularisation de chercheur à vie au CNRS. Il pensait déjà à son futur projet de recherche sur l'apport des radios libres à l'évolution des mœurs pendant la décennie 1981-1991. Mais pour l'instant, dans ce café de Sèvres-Babylone, devant la jeune et blonde journaliste, les mots encore tous chauds des conclusions de sa thèse s'échappaient encore avec délice de ses lèvres :

- Oui, on ne peut comprendre 68 si on ne perçoit pas qu'il s'agit d'une révolution dans le symbolique. Les histoires de grève ouvrière, de lutte syndicale, tout cela ne sont que des péripéties insignifiantes. Non, ce qui est en jeu en 68, c'est l'émergence d'une nouvelle écriture. Un texte inouï, inédit, celui de l'écriture du désir sur les murs de la cité, et par conséquence le renversement de l'ordre symbolique établi. L'émergence du discours lumineux de l'individu sur l'opacité du mur d'une société fermé, frigide, en pourriture interne.

Mai refleurira

Lucie, appliquée, prenait des notes. Elle le laissa parler, but son café, puis finit par obtenir ce qu'elle était venue chercher les noms et les adresses des auteurs présumés des slogans les plus célèbres de Mai 68.

*

L'imagination au pouvoir. Et Lucie se mit à rêver. . . Association vertigineuse de mots aux significations antinomiques. L'exercice du pouvoir est la perte attendue des illusions créatrices sous la coupe inflexible du principe de réalité et voilà que par la grâce d'un slogan l'inconcevable devenait atteignable : sa subversion par le miracle de l'imaginaire et des fantaisies incongrues, libres de toute bride et brillantes comme des bijoux dans leurs écrins de velours. Dans le Paris de 68, où les glorieuses années gaulliennes venaient s'épuiser dans les stases d'une société aux mœurs grisâtres, ignorante du feu qui couvait sous sa cendre, les palais de la République, aux ors d'un autre âge, étaient encore emplis des certitudes jacobines sur la façon dont le pouvoir devait être, non pas exercé, mais *accompli*. Et voici que par la plume d'un Voltaire des pavés, on se prit à rêver d'une autre méthode. Là, devant les contraintes du réel s'éloignent les réponses mesquines des compromis réalistes pour laisser place à l'inouï de l'imaginaire. Et ce Voltaire, Lucie le rencontra.

*

Le rendez-vous fut long à établir. L'homme était occupé. Mais on ne refuse pas une interview à une journaliste du *Matin*, surtout lorsqu'on est publiciste et que le journal occupe une place non négligeable dans le fichier des clients. Il la rencontra dans un restaurant près du pont Bir-Hakeim. On voyait les péniches

Mai refleurira

croiser les métros aériens et les passants s’attarder au-dessus des rambardes de fer. Il fut aimable, bien qu’un peu agacé de la naïveté des questions de Lucie. Il eut aussi le sentiment de répéter à Lucie ce qu’il avait dit quelques mois auparavant à ce jeune chercheur en sociologie. Mais tout ceci l’amusait. Et puis, il avait bien écrit un jour de 68 ce slogan sur les murs de Sciences-Po. Devenir publiciste, après tout, était dans l’ordre des choses. Sa carrière avait commencé ce jour-là. Pendant des années, tous les jours, ou à peu près, il avait inventé des trouvailles de cet acabit, pour des chaussettes en laine, des voyages aux Antilles, ou des croquettes pour chattes opérées. Aujourd’hui, il gérait les affaires de sa société et n’avait plus à exercer son imagination en quoi que ce soit, sauf en amour. . . où l’âge émoussant le désir, il devait avoir recours à quelques subterfuges. . . Avant de partir, il lui demanda ainsi à tout hasard son téléphone. Surprise, mais flattée, Lucie crut dans l’intérêt de son papier de devoir lui donner. Il régla l’addition.

*

Le lendemain matin, Lucie se rendit à l’Hôtel Drouot, car l’auteur du slogan paradoxal, « il est interdit d’interdire » gravé pour l’éternité sur un autre mur de Sciences-Po était devenu commissaire priseur. Le renversement symptomatique, entre sa jaculation libertaire projetée sur le mur d’un printemps et son coup de marteau, qu’il avait d’ailleurs au dire de tous anormalement impétueux, n’avait jamais émergé à sa conscience malgré sa psychanalyse avec Lacan où il se fit poinçonné lors de séances durant moins d’un quart d’heure, trois fois par semaine, pendant six mois, excepté pendant les vacances scolaires. Il devint expert en art nègre et devant la moindre des statuettes suant encore son huile essentielle, il en devinait l’histoire complexe des

Mai refleurira

provenances mystérieuses et des trocs habiles qui se déroulent dans les arrières boutiques des galeries de la rue Guénégaud. Les enchères s'étant figées dans leur envol, Luc Chatel, cherchant de son regard acéré sous ses lunettes cerclées, l'initial d'un mouvement de main qui relancerait le renchérissement, finissait par frapper de son marteau la table de l'Hôtel Drouot. Parfois, lors d'un dîner parisien, un bel esprit féru d'étymologie, lui rappelait l'origine de l'adjudication. Mais il ne voyait aucun rapport entre l'exercice du marteau et une obscure volonté liberticide. L'art des belles choses et leur juste estimation suffisaient à son plaisir. La manipulation de son marteau n'était que la scansion nécessaire de l'acte de vente.

*

Aussi, fut-il irrité par les questions de Lucie et par sa façon de brandir sous son nez son minuscule enregistreur numérique. Son mois de mai était un kaléidoscope d'images mêlant de façon indistincte ses propres souvenirs avec les clichés mille fois ressassés. Cohn-Bendit tirant la langue aux CRS-SS, les arbres du boulevard Saint-Michel mis à terre, les barricades improvisées, Sartre vendant la *Cause du Peuple* à Billancourt, tout cela était si loin, si irréel. Il décida d'abréger l'interview, sortit quelques banalités sur l'époque, décria méchamment ses anciens camarades devenus notaires, publicistes et écrivains. Voyant d'un coup la lumière rouge clignotante du magnétophone, il s'écria : « je vous interdis d'utiliser cet appareil », Lucie sourit, voulut faire une remarque ironique, mais déjà sous la stagiaire pointait la professionnelle. Elle obéit.

*

Mai refleurira

Se rendant à la dernière adresse indiquée par Nadaud, Lucie accrocha son vélo à la grille d'un bel immeuble haussmannien dont les fenêtres donnaient sur le jardin du Luxembourg. Après le hall d'entrée, dont les marbres étaient en trompe l'œil, un ascenseur à l'ancienne, en bois, mais dont les mécanismes avaient été refaits, déposa Lucie, en début d'après midi, sur le palier de Jean Siletski. L'homme était aimable, d'une courtoisie presque surannée, mais sous ses lunettes tenues en laisse par une cordelette, Lucie sentit poser sur elle un regard de fer. Il la fit patienter dans une pièce aux tentures de velours et aux tapis d'Orient sur lesquelles dansaient des reflets de lumière. Plein sud, pensa Lucie en regardant les cimes des marronniers du Luxembourg où émergeaient de jeunes pousses fragiles. Voici, donc, ce qu'est devenu l'auteur de ce merveilleux graffiti « Jouissez sans entraves », un intellectuel embourgeoisé du sixième arrondissement ! Lucie n'était pas née de la dernière pluie. Elle savait pertinemment, pour avoir côtoyer les amis de son père, que les acteurs de 68 ne ressemblaient plus à leurs photos de jeunesse. L'embourgeoisement, voire le revirement politique, de la plupart des ténors de 68 faisait la gorge chaude de ses camarades, du moins ceux qui cherchaient encore à réchauffer les braises d'un printemps mythique.

*

La pièce où il la fit enfin pénétrer était dans une semi-obscurité. Les lourds rideaux avaient été tirés et une odeur de parfum emplissait l'espace. Un immense lit à colonnes et aux armatures de fer se tenait face au miroir. Évidemment, il s'était dévêtu et tendait à Lucie ses poignets déjà encordés, son regard devenu frémissant et sa bouche implorante. Troublée, Lucie manifesta son opposition. Un court moment. Puis, elle sera la corde autour

Mai refleurira

des poignets. C'est ainsi que Lucie, un jour de Mai 2008, devint journaliste au *Matin du Monde*.
